

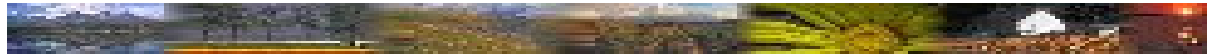


La Revue de DOMUNI

Les chrétiens et la crise

Numéro n 1
Mars 2009





Editorial	
Fr Michel Van Aerde.....	3
La crise de 2008	
Sabine Ginalhac.....	4
Les chrétiens dans la crise économique contemporaine	
fr Jean-Claude Lavigne	26
Présentations de livres et Recensions	
Claudio Monge, Jean-Jacques Pérennès, Jean-Michel Maldamé	33



Editorial

Fr Michel Van Aerde
Directeur de Domuni

Avec ce premier numéro commence une nouvelle aventure : celle de « La Revue de Domuni », qui diffusera les meilleurs travaux des étudiants et des professeurs. La structure de cette revue s'inscrit dans la tradition de l'Ordre des Prêcheurs, celle de la *disputatio*, comprise non comme une polémique vaine mais comme le lieu de rencontre de divers points de vue, pas nécessairement convergents, sur un même thème. Ainsi deux ou trois articles mettront en perspective et en dialogue, diverses approches d'une même réalité. Un éditorial, comme celui-ci, introduira l'ensemble et quelques recensions ou notes de lectures seront proposées à la fin de chaque numéro.

S'il est aujourd'hui un sujet d'angoisse, c'est celui de la crise bancaire qui ne fait que commencer, et de la crise économique qui est déjà là, entraînant, on peut le prévoir, des bouleversements très importants aux plans politiques et culturels. Autant le dire clairement : c'est toute notre civilisation qui est en train de se remodeler. Pour vivre cela le plus lucidement possible et adopter une attitude cohérente avec l'Évangile, il importe de chercher à comprendre les causes et les enjeux de ce qui est en train de se dérouler.

Sabine Ginalhac, qui termine un master sur Domuni et le fr Jean Claude Lavigne op¹, assistant du provincial de la Province de France, nous proposent leur lecture des phénomènes en cours et les axes possibles d'une action chrétienne.

D'autres numéros suivront, sur des sujets variés. Longue vie à la « Revue de Domuni » !

¹ [Auteur des livres suivants : Ethique Et Développement Durable ; Construire une éthique de la coopération ; Travailler pour vivre ? Impasses énergétiques ; Vocabulaire de l'énergie ; Le Prochain Lointain ; Habiter La Terre Une Spiritualité De La Création](#)



La crise de 2008 : crise financière, crise économique, crise de civilisation

Sabine GINALHAC

I. Introduction

L'année 2008 a vu survenir l'impensable : une crise financière sans précédent dans les 50 dernières années entraînant, dans un terrible effet domino, le quasi-effondrement du système bancaire mondial et le déclenchement d'une crise économique d'une amplitude qui ne cesse de se creuser depuis le dernier trimestre 2008 avec l'entrée en récession des Etats-Unis et de l'Europe.

Le constat est incontournable : nous récapitulerons l'enchaînement des faits qui a conduit les pays développés à une telle catastrophe, - catastrophe qui n'épargne pas les pays du Sud -, en évoquant quelques-unes des réponses annoncées ou mises en œuvre.

Mais le plus intéressant, et le plus important pour l'avenir à court terme de notre planète, est d'essayer de voir ce que cette crise nous dit de nos sociétés dites développées et à quels changements elle nous appelle. Dans un premier temps, nous en proposerons trois types de lectures : une lecture économique et sociale, une lecture morale et une lecture théologique. Ensuite, nous nous interrogerons en quoi cette crise peut constituer une opportunité : mise en œuvre d'un nouveau modèle économique et social, nouveau souffle pour nos relations sociales.

II. Les faits

Une crise financière

L'économiste américain, John Kenneth Galbraith écrivait à propos de la Grande Dépression de 1929 : « Le monde de la haute-finance se laisse seulement comprendre si l'on a conscience que le maximum d'admiration va à ceux-là mêmes qui fraient la voie aux plus grandes catastrophes. »² Constat qui prend une actualité saisissante en septembre 2008, lorsqu'éclate la nouvelle de la faillite de la banque Lehman Brothers.

² cité par Frédéric F Clairmont dans *'Les armes de la finance', Manière de voir*, No 102, déc. 2008-janv. 2009



En fait, il ne s'agissait là que du dénouement d'un piège qui se mettait en place depuis 2006 ; dénouement inéluctable puisque l'économie financière en était venue à brasser des montants trente fois supérieurs aux montants engagés dans l'économie dite réelle³.

1. La crise des subprimes⁴

Ces dernières années, les établissements bancaires se sont lancés dans une politique de crédit à outrance, censée ouvrir l'accès à la propriété aux foyers aux revenus modestes. Ils ont ajouté à leur métier de base. - l'octroi de crédits, la distribution juste et équilibrée des ressources financières aux acteurs économiques, en en assumant le risque inhérent -, celui de la spéculation financière, où l'on n'achète que pour revendre immédiatement et maximiser son profit.

Cette politique a trouvé appui sur une innovation financière majeure, la titrisation. Au lieu de conserver dans leur bilan les crédits qu'elles accordent aux entreprises et aux particuliers, les banques les vendent à des organismes financiers qui émettent en contrepartie des titres de dettes qui sont ensuite proposés à des investisseurs (autres banques, assureurs, fonds de pensions, grandes entreprises, hedge funds, etc.). Ce procédé est réputé présenter un double avantage : répartir les risques de défauts de paiement entre une multitude d'investisseurs, et permettre aux banques d'accorder de nouveaux crédits puisqu'elles échappent ainsi à l'obligation d'immobiliser des réserves qui leur incombe lorsqu'elles conservent les crédits dans leur bilan (en conformité avec la réglementation prudentielle). Tout un réseau bancaire parallèle (essentiellement des banques d'investissement) se développe pour recycler ces créances.

Entre 2004 et 2005, la titrisation a été appliquée de façon massive dans les crédits immobiliers, les subprime (ou crédits de 'second choix') destinés à une clientèle de ménages modestes, voire insolvable (clientèle qualifiée, de façon assez cynique, de 'ninja' ; no-income, no-job, no-asset : pas de revenu, pas de travail, pas de patrimoine). Pendant cette période, la distribution de ce type de crédit a explosé ; les courtiers immobiliers et financiers étant rémunérés à la commission sur les prêts placés, sans prise en compte aucune du risque, avaient tout intérêt à « faire du chiffre » sans se soucier de la capacité de remboursement des emprunteurs ; idem pour les banques qui se débarrassaient des créances et des risques associés.

Cette technique qui était censée répartir les risques a en fait abouti à les sous-évaluer de façon massive. Mais la réalité est tenace. Et lorsque les emprunteurs se sont fait de plus en plus nombreux à ne plus pouvoir rembourser leur prêt et à voir leurs maisons saisies (vision insoutenable de ces familles américaines contraintes de quitter leur chez-eux dans la nuit, comme des voleurs, pour éviter la honte d'être expulsés au petit matin et sauver quelques maigres biens), la catastrophe est devenue inévitable. Dans un effet mécanique, les prix de l'immobilier se sont effondrés, entraînant une augmentation des défauts de

3 Hervé Kempf, "Pour sauver la planète, sortez du capitalisme", p. 18

4 d'après le dossier '*Spécial crise*', *Alternatives Economiques*, No 274, novembre 2008 ; articles de Sandra Moatti (pp. 48-52) et Christian Chavagneux (pp. 53-57)



remboursement, - les malheureux propriétaires ne pouvant plus vendre leur bien -, et la chute des titres adossés à ces crédits. D'où la faillite de deux fonds de la banque d'affaires Bear Stearns en juin 2007 qui donne le vrai coup d'envoi de la crise. Les titres ne trouvent plus preneur, les établissements financiers prenant conscience de leur toxicité essaient de s'en débarrasser, la méfiance se généralise au point que les banques ne veulent plus se faire crédit entre elles. Or le système bancaire repose entièrement sur la confiance (système de nature fiduciaire).

Selon la formule saisissante de Jean-Paul Fitoussi, éditorialiste au Monde, le monde de la finance se trouve subitement confronté à l'évidence que "la disparition de la population des proies conduit les prédateurs à la famine"⁵.

A partir d'août 2007, et de façon répétée, les banques centrales sont alors obligées d'intervenir massivement pour fournir du cash aux banques privées. Ce qui n'empêche pas, en septembre 2008, la faillite de la banque d'investissement américaine Lehman Brothers qui provoque une panique boursière généralisée et la paralysie des marchés financiers. L'Islande est contrainte au dépôt de bilan, et la Hongrie passe tout près.

Dès lors, les banques commencent à révéler l'étendue de leurs pertes, processus qui n'est probablement pas terminé à ce jour. L'extrême fragilité des banques d'investissement qui fonctionnent avec des fonds propres réduits devient flagrante. Il s'avère rapidement que les risques pris sont bien supérieurs à ce que l'on imaginait au départ, et qu'un plus grand nombre d'établissements sont touchés. Les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, champions du libéralisme, n'hésitent pas à nationaliser, au moins partiellement, plusieurs de leurs banques.

Enfin, le dernier coup est donné à la mi-décembre par l'annonce d'une des plus grandes escroqueries de la finance : l'affaire Madoff⁶, du nom de Bernie Madoff, ancien président du Nasdaq, qui, pendant des années, a extorqué à l'élite de la finance mondiale des sommes colossales. Le montant total de la fraude dite « pyramidale » (investisseurs d'hier rémunérés, non avec les produits de leurs placements, mais avec les dépôts de leurs successeurs) atteindrait 50 milliards de dollars ; les victimes étant essentiellement des riches particuliers, des fondations de la communauté juive (comme celles d'Elie Wiesel, ou de Steven Spielberg), un diocèse des Antilles américaines, mais aussi des grandes institutions financières telles BNP, l'UBP.

2. Une confiance aveugle dans les modèles financiers

Dans la même période, les mathématiques financières ont connu un développement considérable. Elles ont produit des modèles financiers ultra-sophistiqués, censés permettre des prévisions quasi-infaillibles, et dans lesquels on a placé une confiance aveugle. Le monde de la finance est devenu de plus en plus complexe et opaque, au point que les dirigeants des grandes entreprises eux-mêmes ne comprenaient plus ce qui se passait dans leurs

⁵ Jean-Paul Fitoussi, "Le capitalisme sous tente à oxygène", Le Monde, 30.10.2008

⁶ d'après l'article de Sylvain Cipel, dans *Le Monde* du 17.12.2008



organisations. Jean-Paul Fitoussi, éditorialiste au Monde, constate que "cette crise a pour singularité d'être la première crise de compréhension du système par les acteurs d'un secteur qui fut et demeure le plus gros consommateur d'intelligence de nos sociétés"⁷. Le secteur financier connaît la concentration maximale de diplômés des meilleures écoles et universités de par le monde. En France, depuis 20 ans, on forme des polytechniciens qui choisissent les métiers de la finance, préférant servir les intérêts d'une clientèle privilégiée plutôt que ceux de la collectivité, en travaillant pour l'industrie par exemple⁸. En Angleterre, l'industrie nationale a ainsi été bradée au profit exclusif de la City.

L'utilisation de programmes informatiques hyper-performants était censée garantir que les risques sont identifiés et mesurés avec précision. Or on s'aperçoit rétrospectivement que des erreurs grossières ont été commises dans l'élaboration de ces modèles, par exemple : probabilités estimées sur la base d'historiques relativement courts (une quinzaine d'années seulement), défauts traités comme des risques indépendants, etc.

Selon Ibrahim Warde⁹, « le triomphe de l'ingénierie financière s'accompagne du triomphe de l'ingénierie linguistique » ; les golden boys créant tout un cortège de mots plus ou moins curieux (boosts pour « propulser », kitchen sinks ou « éviers de cuisine », obligations du ciel et de l'enfer, ...).

Michel Rocard, député socialiste européen, juge de façon extrêmement dure ce qu'il appelle « l'industrie intellectuelle de la science financière ». Il s'exprime ainsi : « Des professeurs de maths enseignent à leurs étudiants comment faire des coups boursiers. Ce qu'ils font relève, sans qu'ils le sachent, de crime contre l'humanité. »¹⁰.

3. Les réponses

Selon les dires des experts, cette crise financière est très facilement explicable : une croissance monétaire mondiale de 15% pendant 5 ou 6 ans, soit le double de la croissance réelle, ne pouvait aboutir qu'à une dispersion des liquidités et à la création de bulles, notamment sur les actifs immobiliers. Il n'en demeure pas moins que personne n'a su ou pu, - voulu ? -, stopper cet emballement.

L'urgence est désormais d'empêcher le système bancaire mondial de s'effondrer et d'entraîner avec lui l'ensemble de l'économie. Il faut absolument restaurer la confiance dans le système financier. Ce qui déclenche une frénésie d'interventions des Etats et des banques centrales, avec à la clef 3'000 milliards d'euros réinjectés dans la finance mondiale pour sauver les banques.

C'est Gordon Brown, le Premier Ministre britannique et ancien ministre des Finances de Tony Blair, qui trouve la solution, en proposant et en appliquant chez lui, dès octobre 2008,

7 Jean-Paul Fitoussi, "Le capitalisme sous tente à oxygène", Le Monde, 30.10.2008

8 Henri Madelin, conférence du 1.12.2008

9 Ibrahim Verde, «La dérive des produits financiers », Manière de voir No 102

10 Michel Rocard, «La crise sonne le glas de l'ultralibéralisme», entretien avec Françoise Fressoz et Laetitia Van Eeckhout, *Le Monde*, 3.11.2008



la nationalisation partielle des banques (Northern Rock, HBOS, Bradford & Bingley,...), assortie d'un apport de fonds propres et d'un approvisionnement en liquidités : l'apport de fonds propres pour renforcer la solidité des banques, l'apport de liquidités (prêts de la Banque centrale) pour permettre que le crédit reprenne son cours normal. Tous les pays s'inspirent alors de cet exemple, parfois - comme aux Etats-Unis - en masquant le côté « nationalisation », parfois au contraire - comme en France - en le revendiquant haut et fort : ce sera notamment le cas de Dexia et Fortis¹¹.

Cette intervention massive des Etats, plus ou moins coordonnée, a permis d'enrayer le processus de défiance bancaire qui menaçait. On a évité les ruées vers les guichets qui avaient eu lieu en 1929.

Le G20 est réuni le 15.11.2008, à la demande de Nicolas Sarkozy et Gordon Brown. Outre la mise en place d'une coordination des politiques budgétaires, on attendait de ce sommet la définition d'une nouvelle architecture financière avec des règles de fonctionnement strictes et contrôlées par un superviseur international (une sorte de super FMI) doté de moyens et de compétences, s'imposant aux banquiers et aux Etats ; sans oublier la fermeture des paradis fiscaux.

Le sommet a effectivement insisté sur les politiques de relance budgétaire, sans cependant s'engager sur une réelle coordination. Il a condamné fermement la tentation protectionniste. Cependant, il est resté relativement flou sur les mesures de régulation financière : celles-ci devraient demeurer au plan national, même si les participants ont exprimé le souhait d'aller vers une meilleure coordination pour éviter un dumping réglementaire.

Le G20 s'est conclu sur trois affirmations importantes¹² :

- Les banques devront assumer les risques qu'elles prennent de façon plus importante que ce n'est le cas. Toutefois, rien n'a été dit sur la façon d'évaluer les risques en question. Or, on le sait, les agences de notation, qui en sont chargées, ont été gravement défaillantes.
- Les organismes qui interviennent sur ce que l'on appelle le « marché des produits dérivés » (en pariant sur la hausse - ou la baisse - des taux d'intérêt, des taux de change, des cours en Bourse, etc.), seront davantage encadrés et surveillés que ce n'est le cas aujourd'hui. Mais rien n'a été dit sur le mode de surveillance qui sera privilégié.
- Enfin, les paradis fiscaux feront l'objet de mesures visant à les limiter et à leur imposer un minimum de transparence. Mais, là encore, l'affirmation reste très floue, et l'on ne sait ni les places financières visées, ni quel type de mesures sera pris.

Le signal donné paraît donc assez 'mou'. Il reste à traduire les intentions en actes, et pour cela il faudra probablement attendre la prise de fonction de Barack Obama le 20 janvier 2009 et le sommet de Londres en avril 2009.

11 d'après Denis Clerc, «La crise financière est-elle derrière nous ?», *Alternatives Economiques*, 26.11.2008

12 d'après Denis Clerc, *Alternatives Economiques*, novembre 2008



L'Europe n'a malheureusement pas su montrer de front uni. Elle n'a pas été capable de donner une réponse coordonnée à la crise financière ; les Etats se sont portés au secours de leurs propres banques (Irlande, Allemagne...), sans concertation aucune. Seul point positif : les banques centrales ont fait preuve de coordination.

Le FMI vient au secours des pays du Sud en difficulté, et, tirant la leçon du passé, allège les conditions de son aide financière.

La panique financière semble être stoppée, mais tout n'est pas réglé. L'opacité du système financier construit grâce à la dérégulation financière n'a pas été dissipée, et rien ne garantit, à ce jour, que tous les cadavres aient été exhumés des placards.

Le bilan 2008 est néanmoins très lourd : les marchés financiers ont globalement plongé de 43%.

Une crise économique

1. Le constat

De par l'interdépendance des grandes économies, la crise s'est transmise de façon quasi-immédiate des Etats-Unis et de la City de Londres au reste du monde, mais également de la finance à l'économie.

L'économie réelle flanche partout¹³. La vague de défiance et le rationnement du crédit déclenchés par la panique financière accélèrent un ralentissement économique déjà bien engagé pour des raisons qui n'étaient pas liées directement à la finance (hausse des cours du pétrole et matière premières, notamment). En France, de nombreuses PME sont acculées à la faillite du fait de l'assèchement brutal du crédit ; et ce malgré le rappel à l'ordre adressé par Nicolas Sarkozy aux banques concernant l'impératif de respect du « pacte moral passé entre la collectivité nationale et les établissements de crédit » de par le soutien de l'Etat. Le chômage est reparti à la hausse, et les annonces de plans sociaux se succèdent. La consommation est en berne. L'investissement des entreprises recule.

Le secteur du bâtiment est gravement touché. Les prix de l'immobilier s'effondrent parce, outre le fait que l'accession à la propriété qui repose sur le crédit est gelée, plus personne n'ose acheter un nouveau logement, de peur de ne pouvoir revendre celui où il habite actuellement.

Le secteur automobile est particulièrement sinistré. Les grands constructeurs des quatre coins du monde (Etats-Unis, France,...) appellent à l'aide leurs gouvernements, criant à la faillite prochaine si rien n'est fait ; une perspective qui a de quoi inquiéter, vu le poids salarial de l'industrie automobile et ses répercussions sur la production d'acier et de

13 D'après le dossier «*La crise jusqu'où ?* », dans *Alternatives Economiques*, décembre 2008



minerais. Tant l'Europe que les USA s'apprêtent à injecter des millions d'euros ou milliards de dollars dans le secteur, oubliant l'alerte déclenchée par la flambée du cours du baril de l'été.

Comme l'avait bien vu Keynes dans les années 1930, face au ralentissement de l'activité, les acteurs économiques développent des « anticipations » pessimistes. Lorsque tous anticipent un ralentissement de l'activité, cela aboutit à geler nombre de projets d'investissement, tant pour les particuliers que pour les entreprises. Le risque existe alors qu'un cercle vicieux se développe : moins de consommation engendre moins d'investissement, qui engendre moins d'activité, qui suscite davantage d'épargne de précaution, qui... Nous passerions alors de la récession (une légère réduction d'activité) à la dépression (un ralentissement marqué et durable).

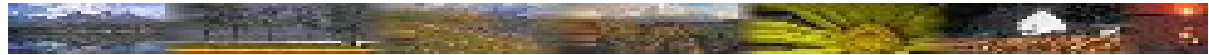
Le FMI s'attend à ce que les pays occidentaux connaissent en 2009 la pire récession économique de l'après-guerre dans les pays développés. Selon le secrétaire général de l'OCDE, Angel Gurría, on va vers une perte de 8 à 10 millions d'emplois dans la zone OCDE et de 20 à 25 millions dans le monde d'ici à 2010¹⁴.

De proche en proche toute l'économie est touchée, mais également tous les pays ; la crise se mondialise créant un risque d'appauvrissement mondial.

On pouvait en effet espérer que les pays non occidentaux restent épargnés par la crise, dans la mesure où leurs banques s'étaient tenues à distance des subprimes. Mais le ralentissement des échanges mondiaux se répercute sur leurs exportations, et la chute du prix des produits de base fragilise les exportateurs de matières premières (prix du baril de pétrole divisé par deux en quelques mois, effondrement du prix des produits agricoles et des produits de base industriels). Du fait de la chute du cours du baril, les pays du Golfe ont perdu un an de recettes pétrolières entre juillet et décembre 2008. La Russie, l'Amérique latine et l'Afrique, dont les exportations sont centrées sur l'énergie, les produits alimentaires ou les matières premières, voient fondre leurs revenus extérieurs. De plus, les investisseurs internationaux se détournent maintenant des marchés émergents, qu'ils jugeaient pourtant si attractifs du fait de leur forte et continue croissance : les Bourses des pays émergents ont chuté de près de 30% sur le mois d'octobre 2008. L'économie chinoise devrait être la seule des grandes puissances économiques à croître en 2009. On annonce que la crise pourrait durer au moins jusqu'à mi-2010.

Les pays du Sud sont également touchés du fait de la réduction des transferts de fonds des immigrés vers leur pays d'origine. La crise a en effet un impact sur les flux migratoires. Le chômage qui sévit au Nord va faire chuter ces flux avec des risques importants de fragilisation des populations au Sud. Les travailleurs migrants, qui occupent souvent des postes non qualifiés, sont parmi les premiers à perdre leur emploi. En Espagne, par exemple, les immigrés commencent à être concurrencés par les autochtones pour les travaux des champs. Or une partie de leur salaire est transférée vers leur pays d'origine. Ainsi, en 2007, 190 millions de travailleurs migrants dans le monde ont fait parvenir à leur famille 318

14 dans *Le Monde*, 22.12.2008



milliards de dollars (environ 248 milliards d'euros), selon les statistiques de la Banque mondiale¹⁵.

Enfin ces pays subissent les répercussions de la crise au travers des institutions internationales qui leur accordent des prêts. Les objectifs du Millénaire 2020 sont compromis : réduction de moitié de la pauvreté, accès facilité à l'eau pour 2/3 des habitants de la planète, etc. La faim progresse à nouveau dans le monde. Ce sont les plus pauvres, ruraux mais aussi urbains désormais, qui gonflent les rangs des sous-alimentés. Selon les estimations de l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), 963 millions de personnes souffrent de la faim en 2008 ; soit 40 millions de plus qu'en 2007. Le bilan s'est surtout alourdi du fait de l'envolée des prix alimentaires, et la crise économique pourrait aggraver la situation¹⁶.

2. Les réponses

Les plans de relance économique fleurissent un peu partout dans le monde.

Le 9 novembre 2008, le gouvernement chinois annonce un plan de près de 600 milliards de dollars pour financer principalement des nouveaux projets d'infrastructure.

Barack Obama prépare un plan de relance économique ambitieux, - qui devrait s'élever entre 750 et 1'000 milliards de dollars¹⁷ -, avec baisses d'impôts pour les ménages, extension des allocations chômage, soutien au secteur automobile, subventions aux propriétaires en difficulté pour rembourser leurs emprunts, aide aux collectivités locales pour les infrastructures et les dépenses sociales. Néanmoins, il est peu probable que ce plan soit adopté avant début février 2009.

Le 4 décembre 2008, Nicolas Sarkozy annonce un plan de relance budgétaire de 26 milliards d'euros, soit 1,3% du PIB, pour lutter contre la récession et freiner l'envolée du chômage : aides aux entreprises et notamment aux PME, lancement de grands chantiers d'investissements publics, aides aux deux secteurs les plus en crise du bâtiment et de l'automobile. Ses effets ne devraient pas se faire réellement sentir avant l'automne 2009. Outre le fait que le volume affiché inclut nombre de mesures d'ores et déjà engagées ou prévues, les analystes ont regretté plusieurs points¹⁸ : peu de projets d'infrastructure sont liés au final à la transformation écologique des modes de consommation et de production ; les aides accordées au secteur automobile impliquent de facto la mise au placard des politiques en faveur de l'environnement (Grenelle de l'environnement) ; les mesures à portée sociale, de nature à soulager les Français qui sont le plus en difficulté, et qui auraient donc un effet immédiat sur la conjoncture, restent très limitées ; les mesures concernant l'emploi consistent à renforcer, une fois de plus, les exonérations de charges à

15 Yves Mamou, *Le Monde*, 6.12.2008

16 dans *Le Monde*, 9.12.2008

17 selon Steny Hoyer, chef de la majorité démocrate à la Chambre des représentants, dépêche AFP du 4.01.2009

18 Guillaume Duval, «Plan de relance : une correction utile mais pas un 'New deal'», *Alternatives Economiques*, 26.11.2008 ; tout le par. s'inspire directement de cet article.



proximité du Smic, ce qui, on le sait, a pour effet de bloquer de plus en plus de salariés au bas de l'échelle des rémunérations.

Là encore, l'Europe a bien du mal à parler d'une seule voix. L'Allemagne, qui après des années de rigueur est parvenue à équilibrer ses finances, a fait valoir à plusieurs reprises qu'elle ne voulait pas payer pour les autres. Les Vingt-Sept ont quand même fini par adopter le 12.12.2008, un plan de relance de l'économie équivalent à 1,5% du PIB de l'Union européenne : ce qui pourrait s'avérer rapidement insuffisant.

Pour Michel Aglietta, professeur de Sciences économiques à l'Université de Paris-X Nanterre, les plans de relance européens apparaissent insuffisants, par rapport à celui des USA, de la Chine¹⁹. Ils devraient être coordonnés, ce qui n'est actuellement pas le cas. Les Anglais essaient de relancer par les ménages, la France et l'Allemagne par les entreprises. Les Européens semblent attendre que les Américains tirent la relance générale. On ne joue pas le jeu d'une coopération globale telle que demandée par le G20.

Par ailleurs, la guerre des changes et la série de dévaluations compétitives (dollar, livre anglaise, rouble) qui s'est mise en place fin décembre 2008, risque de ruiner les efforts de relance et constitue un facteur sérieux d'instabilité financière.

III. Une lecture plurielle de la crise

Lecture économique et sociale : la fin d'un modèle de croissance

A défaut de consacrer l'effondrement du capitalisme comme le clament de nombreuses voix, cette crise sonne le glas d'un modèle de croissance qui s'est auto-asphyxié en générant, dans les sociétés occidentales, un « degré d'inégalité...devenu un frein à la croissance ». ²⁰ Ce modèle qui a dominé nos économies depuis une vingtaine d'années était fondé sur deux pouvoirs : la libéralisation financière qui a installé le diktat de l'actionnariat, et la mondialisation accélérée depuis l'effondrement de l'URSS qui a créé un marché mondial de la main d'œuvre excédentaire et une concurrence forcenée entretenant une forte pression sur les salaires. C'est ainsi que « le compromis qui avait été conclu dans les années d'après-guerre entre salariés et capitalistes a été brisé. »

La croissance n'a pu être entretenue qu'en stimulant la consommation par le crédit. De leur côté, les entreprises ont fait le choix de s'endetter pour augmenter la valeur actionnariale ; d'où une hausse continue de l'endettement privé responsable de plusieurs crises intermédiaires étouffées par l'action des banques centrales.

¹⁹ 'Dimanche soir Economie', émission radiophonique, *France Inter*, 4.01.2009,

²⁰ Michel Aglietta, «*La crise d'un modèle de croissance inégalitaire*», *Alternatives Economiques* No 274, novembre 2008 ; tout le par. s'inspire directement de cet article



« La dictature des actionnaires fut le pivot de l'ordre économique de ces deux dernières décennies. »²¹. Il semble aujourd'hui évident à la plupart des économistes que cette exigence de rentabilité à deux chiffres, fixée de façon extérieure à l'entreprise et sans tenir compte de sa situation réelle, était tout à fait incompatible avec un développement économique durable.

L'innovation financière, avec la pratique du transfert des risques des banques commerciales vers les banques d'investissement, n'a fait que doper ce régime de croissance fondé sur l'endettement. Dès 2004, Michel Aglietta et Antoine Rebérioux²², avertissaient "des dérives du capitalisme financier" reposant notamment sur la valeur actionnariale comme "pilier de la gouvernance" et l'"interdépendance des marchés boursiers et des marchés de crédit.". Ils remarquaient que ce modèle induisait une "exigence financière forte, de nature fondamentalement déséquilibrante", une "extériorisation du contrôle [des entreprises], soit [la] vacuité du contrôle" qui n'est plus du ressort des dirigeants d'entreprise (d'où probablement leur irresponsabilité), ainsi qu'un transfert des "risques financiers ... des actionnaires sur les salariés".

La finance mondiale est devenue un jeu d'initiés décroché des réalités économiques, une sorte de casino, échappant à la loi commune avec ses paradis fiscaux, une industrie à part entière, et non plus une activité destinée à financer tous les secteurs de l'économie.

Mais cette frénésie de gain ne s'est pas cantonnée à la sphère financière, elle a contaminé les grandes entreprises et leurs patrons, dotés de rémunérations et de primes gigantesques, de parachutes dorés récompensant l'irresponsabilité la plus totale. En France²³, les dirigeants du CAC 40 ont gagné en moyenne 4 millions d'euros en 2007, soit environ 2 siècles de salaire médian. A titre de comparaison, le fondateur de la banque JP Morgan estimait au début du XX^{ème} siècle que les dirigeants ne devaient pas avoir un salaire (hors dividendes) qui excède vingt fois celui d'un salarié moyen. Aux Etats-Unis, la période a vu « les inégalités se démultiplier et l'écart entre les richesses est revenu au niveau du début du XX^{ème} siècle »²⁴, estime Daniel Cohen, professeur à l'Ecole d'économie de Paris. L'argument avancé pour justifier ces revenus hors mesure était que les riches, en s'enrichissant, faisaient peu à peu progresser toute la société ; l'augmentation des inégalités, la récession actuelle montrent qu'il n'en est rien. Autre argument tout aussi irrecevable : les rémunérations auraient été liées aux performances. Le principe des parachutes dorés va à l'encontre de cette affirmation. Le BIT, dans l'étude qu'il vient de publier sur les inégalités liées à la mondialisation financière²⁵, constate que les rémunérations des dirigeants ont « engendré des effets très modérés voire inexistantes sur la performance des entreprises ». Selon le Financial Times (cité par Daniel Cohen dans Le Monde 2 du 18 octobre 2008), les dirigeants

21 Laurent Cordonnier, « *Le casino et le cantonnier* », *Manière de voir* No 102, déc. 2008-janvier 2009

22 Michel Aglietta, Antoine Rebérioux, "*Dérives du capitalisme financier*", Albin Michel, 2004 ; informations reprises depuis le site internet : www.ofce.sciences-po.fr/pdf/documents/presentation%20aglietta.ppt

23 cité par Frédéric Lemaître, dans « *Sauvons le capitalisme des capitalistes* », *Le Monde*, 25.10.2008 ; tout le par. s'inspire directement de cet article

24 cité par Pierre Cochez, dans *La Croix* du 7.11.2008

25 Bureau international du Travail, Rapport sur le travail dans le monde 2008., "Les inégalités de revenu à l'épreuve de la mondialisation financière (World of Work Report 2008 : Income inequalities in the age of financial globalization)", Institut international d'études sociales, Genève, 2008



des banques internationales auraient touché ces trois dernières années environ 95 milliards de dollars, alors que leurs pertes sont évaluées par le FMI à plus de 1000 milliards de dollars.

Il s'est donc produit une cassure du statut du dirigeant : au service des actionnaires seulement, et non plus au service de l'entreprise (dérive stakeholders/shareholders ; partenaires/actionnaires). La rentabilité à long terme a quasi-systématiquement été sacrifiée à la rentabilité immédiate, induisant par là une destruction du patrimoine industriel et du tissu social, jusqu'à la possible mise en péril de nos démocraties de par l'explosion des inégalités (risque de révoltes sociales).

On voit bien que c'est l'ensemble des rapports au sein de l'entreprise qui s'est trouvé perverti : dirigeants/salariés, actionnariat/salariat.

Pour Michel Rocard, cette crise « sonne le glas de l'ultralibéralisme, cette école de pensée.. qui voulait croire que l'équilibre du marché est optimal et que moins on a de règles, plus on a des chances d'arriver à l' "optimalité". »²⁶.

Alan Greenspan, patron de la Réserve fédérale américaine (Banque centrale américaine) pendant presque 20 ans, interrogé en octobre 2008 par la Commission du Budget du Congrès Américain, a reconnu avoir commis une erreur idéologique en considérant que les marchés étaient capables de se réguler tout seuls.

Ainsi, s'il ne s'agit pas de la fin du capitalisme, cette crise met fin à une manière de penser les systèmes économiques, - lois implacables, systèmes inéluctables -, qui a barré d'autres solutions et réflexions au profit de cette idéologie de l'ultralibéralisme. Depuis, plus de vingt ans, la dérégulation, la mondialisation, les privatisations, externalisations et délocalisations, ont fonctionné comme de véritables dogmes. Il est d'ailleurs intéressant de noter, comme le souligne un économiste, que « Leurs promoteurs avaient aussi gagné la bataille des idées en discréditant toute autre politique ».²⁷

Une lecture morale : une crise des valeurs

Tant la crise actuelle, que les scandales qui l'ont annoncée (Crédit Lyonnais, Enron, Kerviel) nous renvoient l'image d'une sphère économique, et plus largement d'une société, dépourvues de repères, de limites : d'aucuns parlent de corrosion des valeurs morales.

Jean-Joseph Goux, philosophe, remarque que "cette logique boursière des valeurs n'affecte pas seulement l'économie mais l'ensemble des valeurs (éthiques, esthétiques), les vouant à une radicale 'frivolité'"²⁸. La suprématie des marchés financiers a conduit à remplacer la valeur objective des biens et des entreprises par une valeur subjective, "convergence passionnée de milliers de subjectivités inquiètes ou avides, à la fois rivales et grégaires." Il voit dans cette crise financière "une crise plus générale du fondement". "Qu'est-ce qui fait mesure ?", interroge-t-il.

²⁶ Michel Rocard, *Le Monde*, *ibid*.

²⁷ Frédéric F. Clairmont, «*Les armes de la finance*», dans *Manière de voir* No 102, Déc. 2008-Janv. 2009

²⁸ Jean-Joseph Goux, "Spéculations fatales. La crise économique de 2008", dans *Esprit*, déc. 2008, pp.39-50



Avidité, cupidité, - gagner le maximum, au plus vite, en prenant le minimum de risques -, irresponsabilité, démesure (on parle beaucoup en ce moment d'ubris), mépris des lois et des règlements (le patron de Novartis s'accordait lui-même ses propres augmentations de salaires sans même se sentir tenu de passer par son conseil d'administration) : ces comportements n'étonnent plus personne, ne sont pas même considérés comme répréhensibles, car seule compte la réussite, ou ce qui est investi comme tel. L'intervention de L'Etat volant au secours des banques et des grandes entreprises légitime ces pratiques, puisque ceux qui ont fait preuve d'ubris, d'irresponsabilité ne sont pas sanctionnés, ou à la marge. Le tribunal de commerce de Nanterre a certes rendu le 3.12.2008 une décision inédite en condamnant deux dirigeants de Rhodia à rembourser, sur leurs propres deniers, des indemnités de départ de 2,1 millions d'euros versées en 2004 à l'ancien patron du groupe Jean-Pierre Tirouflet, au motif qu'il s'agissait de conditions de départ "indues" ; mais cela reste une exception. Cette immoralité semble même totalement assumée par certains hommes politiques : le député Philippe Marini n'a pas hésité à proposer de défiscaliser une partie des pertes en bourse des petits porteurs, proposition qui a été, fort heureusement, refusée.

Il est clair que la chute du mur de Berlin et la disparition du communisme, ont laissé l'Occident en mal d'adversaire et le capitalisme de contre-pouvoir ; plus d'idéologie, autre que la recherche exacerbée de la réussite individuelle au détriment du bien commun, débouchant presque naturellement sur des arrangements avec la morale. Dans nos sociétés, c'est toute une génération qui a été conditionnée par ce discours collectif ; mais également, du fait de la mondialisation culturelle, les populations des pays en voie de développement qui se tournent vers les pays riches en quête d'un modèle à imiter. Hervé Kempf, journaliste au Monde, parle d'un phénomène de "rivalité ostentatoire ... au cœur du fonctionnement de la société planétaire... Les coutumes des classes les plus riches définissent le modèle culturel suivi par l'ensemble de la société".²⁹ Il s'inspire des travaux de l'économiste Thorstein Veblen, pour qui le ressort de nos économies tient dans "la tendance à rivaliser - à se comparer à autrui pour le rabaisser".³⁰ La production ne vise plus à assurer les besoins de la collectivité, mais à permettre "d'étaler ses richesses afin de se distinguer d'autrui". L'analyse est sombre et peu glorieuse pour notre humanité commune, mais, difficile de la répudier totalement. On pense aux travaux de René Girard sur "la rivalité mimétique".

On s'interroge aujourd'hui sur la nécessité, ou la possibilité, de moraliser le capitalisme. Question légitime, mais le diagnostic et l'enjeu débordent le capitalisme en tant que théorie du développement économique. Il y va de notre manière de vivre ensemble, sociale et politique. Rappelons que l'aboutissement de la crise de 1929 a été l'installation du fascisme en Europe et la guerre. Déjà, on peut constater que la xénophobie fait bien partie des nombreux maux générés par la crise économique : le 12.12.2008, 300 manifestants d'extrême droite se rassemblaient au centre de Moscou pour réclamer une "Russie pour les Russes".³¹

29 Hervé Kempf, p. 21

30 Hervé Kempf, *ibid.*, p. 31

31 Marie Jégo, *Le Monde*, 13.12.2008



Pour Paul Bernard³², - ancien préfet de la Région Rhône Alpes, qui préside aujourd'hui un groupe hospitalier mutualiste privé non lucratif -, tout pouvoir livré à lui-même rend fou (mondialisation déréglementée, libéralisme débridé). Les maladies du capitalisme sont celles de la société toute entière : inconscience, irresponsabilité générale, « culte du veau d'or ». Le capitalisme a trahi son esprit, en s'engageant dans un contresens fondamental : gagner plus d'argent avec moins de risques, alors qu'à la base c'était un pari, une aventure. Sa finalité n'est pas d'accumuler des richesses, mais de réaliser avec ces richesses un progrès économique et social, et de répondre aux besoins des populations. L'entreprise est évidemment un centre de production de richesses, mais aussi de valeurs. Elle s'articule sur une communauté humaine de travail : il faut donc imposer une solidarité entre actionnaires, dirigeants et salariés. Paul Bernard insiste sur l'importance de l'exemple : nous avons la responsabilité de témoigner de comportements conformes à l'exigence humaine, non de morale mais de vertu au sens de l'intérêt général. Ce combat entre profiteurs et promoteurs est éternel : il ne faut pas abandonner la partie.

Chantal Delsol³¹, philosophe, professeur de sciences politiques à l'Université de Marne-la-Vallée, souligne que nos sociétés occidentales ont aujourd'hui une conception de la morale comme affaire privée. Chacun est libre de choisir son échelle de valeurs. Personne, - ni l'Etat, ni la religion -, ne saurait imposer un souverain bien. Nous vivons une période où tout est neutre : s'enrichir, faire des bénéfices énormes ; chacun a raison pour son propre compte, nous vivons en régime de valeurs avec des petits v, chacun la sienne. Or, il est impossible de moraliser la société par la loi, car ce sont les lois qui s'inspirent d'une morale commune. Ce sont les individus qui se comportent bien, inspirés par des principes moraux qui ne viennent pas de l'Etat, mais des religions, des sages.

Terminons par la lecture d'un psychologue, Jean-Pierre Winter³³, qui, à propos du capitalisme libéral financier, parle d'"un système délirant", au sens clinique du terme, c'est-à-dire de la substitution d'une réalité virtuelle à une réalité que le sujet délirant se refuse à accepter pour ce qu'elle est : souffrance, frustration, etc. En effet, nous avons créé une société où le virtuel tend à devenir le réel : qu'il suffise de penser au réseau internet qui permet à chacun d'évacuer le réel, de s'exprimer dans l'anonymat, sans assumer la responsabilité de ses propos, "lieu de communication et non de parole". Il s'ensuit une désobjectivation, une disjonction entre le symbolique et le réel. Cette crise violente pourrait ainsi avoir pour fonction de "mettre fin au délire et faire que la sphère virtuelle puisse rejoindre la sphère du réel". Il y a urgence, car, rappelle-t-il, "la seule chose que l'on peut faire c'est désirer être dans ce monde".

Une lecture théologique³⁴

Henri Madelin, dans une conférence donnée le 1er décembre 2008, remarque que Dieu est dans cette crise : ou plutôt, dit-il "quelque chose de Dieu est dans cette crise", en ce qu'elle atteint les hommes et les femmes dans leurs racines, et donc dans leur lien avec Dieu.

32 Moraliser le capitalisme ?, émission radiophonique France Culture, 19.12.2008

33 Jean-Pierre Winter, "Autres dimensions de la crise", émission radiophonique France Culture, 24.12.2008

34 d'après Henri Madelin, conférence du 01.12.2008



Henri Madelin rappelle la lecture de la crise de 1929 par Teilhard de Chardin, qui était animé par cette conviction que, depuis l'atome jusqu'aux modes d'organisation de nos sociétés, l'Esprit est au travail dans l'univers. Son analyse de la catastrophe de 1929 s'avère d'une étonnante pertinence pour la crise actuelle.

Pour Teilhard de Chardin, la crise est l'expression d'une panne de la volonté d'avancer ; c'est un bouleversement dans lequel les hommes et les femmes manifestent qu'ils ne comprennent plus le monde dans lequel ils vivent, ce qui les conduit au découragement et au désespoir. Son cri d'alarme résonne de façon quasi-prophétique pour notre temps : "Continuez à tenir l'Homme pour un surcroît accidentel ou un jouet au sein des choses, et vous l'acheminez à un dégoût ou à une révolte qui, s'ils se généralisaient, marqueraient un échec définitif de la vie sur la Terre"³⁵. Il relevait que l'approche des grands changements était repérable à certains signes, au nombre desquels l'unification du monde et la personnalisation des consciences. Force est de constater que ces signes sont bien présents dans nos sociétés.

- D'une part, depuis l'après-guerre, notre monde va vers une unification, même si cela se fait dans une agitation extrême : réveil des grands ensembles, rôle qu'essaient de jouer l'ONU, l'Europe dans le concert souvent dissonant des nations.

- D'autre part, les individus deviennent de en plus conscients d'eux mêmes, de leur potentiel, de ce qu'ils portent en eux : pensons aux Chinois qui bravent leur gouvernement, s'organisent pour faire face à la répression et continuer à communiquer avec le monde malgré la censure sur internet. L'humanité est devenue beaucoup plus critique, plus démocratique ; et, pour sortir de la crise, il faudra tenir compte de cet esprit critique.

Henri Madelin note que si nous avons le sentiment d'être projetés dans la fin d'un monde, ce n'est pas pour autant la fin du monde ; plutôt le surgissement un monde autre. Il cite Thérèse de l'Enfant Jésus parlant du "sourire de l'éclair dans le ciel".

Pour la première fois, le monde est rassemblé dans la douleur, mais en même temps dans une certaine liberté. Comment allons-nous réagir, nous qui en Occident faisons partie du bloc riche ? Riches, même si nos modes de fonctionnement économiques et sociaux créent de plus en plus de pauvres ; nous sommes riches d'histoire, de savoir, de facilité de vie, de capacité de déplacement, toutes choses qui nous sont enviées par les pays du Sud. Nous allons passer par une phase de moins grande richesse, même s'il est peu probable que nous tombions dans l'extrême pauvreté. C'est un immense bouleversement qui implique une remise en cause de nos styles de vie : manière de se déplacer, habitat. La manière de vie pourrait devenir plus importante que le niveau de vie, les raisons de vivre que les moyens de vivre. Accepter de changer nos habitudes matérielles, mais aussi inventer de nouvelles relations sociales. Aujourd'hui, il y a plus de joie de vivre dans les bidonvilles du Brésil que dans les quartiers de nos villes : c'est là un des symptômes de cette maladie de civilisation.

35 Pierre Teilhard de Chardin, *"Le Phénomène humain"*, Paris, Éditions du Seuil, collection Points Sagesse, 1960



Un changement est impératif, tant au plan social et communautaire, qu'au plan personnel. Nous avons l'opportunité de nous laisser mettre en route vers une autre manière de vivre ensemble, d'accepter de nous défaire de tout ce qui nous encombre et qui ne nous sert à rien. Aujourd'hui, nous pouvons être riches de ce nouvel élan, même si cela passe par un appauvrissement par rapport à certains biens.

IV. Une opportunité

Un nouveau modèle économique et social

Le discours collectif a martelé pendant des années que la mondialisation et la soumission de l'économie mondiale aux impératifs du capitalisme financier étaient incontournables, sous peine, pour les pays du Nord, de passer à la trappe de l'histoire et, pour les pays pauvres, de s'enkyster dans la misère. Il est indéniable, - et c'est là un point très positif -, qu'après des années de confiance aveugle dans ce libéralisme débridé d'un côté et de résignation devant une mécanique folle de l'autre, émerge aujourd'hui, dans l'ensemble de la classe politique et dans l'opinion publique, une prise de conscience de la nécessité de changer de paradigme économique et social.

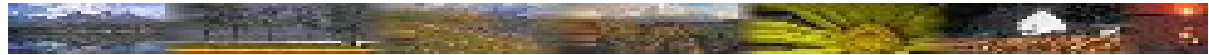
1. Le retour de l'Etat

Rappelons que Saint Augustin voyait dans la convoitise de l'argent et des biens l'un des trois grands péchés de l'homme déchu, et considérait qu'incombait à l'Etat la tâche de contenir les manifestations dangereuses des passions humaines. Calvin reprendra, en partie du moins, cette conception.

A l'inverse, pendant toutes ces années de mondialisation galopante, les états nationaux ont souvent paru impuissants devant le pouvoir de l'économie, au point que l'on a même annoncé la fin du politique. La crise actuelle, avec l'intervention massive des Etats occidentaux volant au secours des établissements financiers, semble accréditer la thèse d'un retour de l'Etat. Pour autant, nous n'allons probablement pas assister à une suite de nationalisations, sorte de revanche à la cohorte de privatisations qui ont démembré nos services publics. Selon Michel Aglietta³⁶, ce retour de l'Etat devrait plutôt prendre la forme d'un contrôle public plus volontaire et plus intrusif, capable de s'exercer effectivement au cœur même des institutions financières.

La crise a également relancé le débat sur la mise en place d'un gouvernement économique européen. Mais le transfert de souverainetés que cela impliquerait rend cette perspective peu probable.

36 Michel Aglietta, Alternatives Economiques, ibid.



Hannah Arendt³⁷ définit le politique comme le propre de l'homme, en tant que lieu où cohabitent les hommes libres et égaux et où peut s'exercer le jeu des potentialités, dans la confrontation libre d'une pluralité d'idées. On peut faire l'hypothèse, et évidemment souhaiter, que cette crise contribue à réhabiliter l'implication citoyenne dans l'action politique, selon la conception de la philosophe : une parole libre et courageuse surgissant dans l'espace public, où une pluralité d'hommes libres (citoyens) peut dialoguer (modèle de l'assemblée, l'éclésiastique grecque).

2. La « croissance verte »

Affolés à la perspective de naufrage de l'industrie automobile, avec des millions de licenciements à la clé, tant l'Europe que les USA s'apprêtent à injecter des millions d'euros ou milliards de dollars dans le secteur. Vite oubliées l'alerte déclenchée par la flambée du cours du baril de l'été, et l'opportunité qu'elle constituait d'inciter nos sociétés occidentales à se tourner vers d'autres moyens de transport. Et pourtant, les courbes d'évolution du parc automobile sont éloquents. Ceci d'autant plus que l'on a vendu aux immenses pays en pleine croissance que sont la Chine et l'Inde (2,3 milliards d'hab., 1/3 population mondiale) l'idée que chaque citoyen disposerait un jour du confort moyen d'un occidental : 1 voiture pour 2 américains ; 1,3 milliard de chinois, cela veut dire 700 millions de voitures ! Insensé !³⁸

Effectivement, la crise écologique pourrait constituer une chance pour la crise économique. L'écologie pourrait susciter une croissance dite "croissance verte".

Jean-Louis Borloo, ministre français de l'écologie, du développement durable et de l'aménagement du territoire, affirmait : "La croissance verte sera, au contraire, au coeur du redémarrage de l'économie. Nous construisons un nouveau concept de 'keynésianisme vert'³⁹. Des estimations tablent sur une possibilité de création de plus de 500'000 emplois entre 2009 et 2020, notamment grâce à des programmes de grands travaux dans l'habitat et les transports. Mais là encore, il reste à concrétiser les discours. A cet égard, le plan de relance annoncé le 3.12.2008 par Nicolas Sarkozy n'a pas entièrement convaincu. Les associations de défense du climat et de l'environnement, qui avaient été associées au Grenelle de l'environnement, ont exprimé leur "déception" devant l'annonce de la construction de trois nouvelles autoroutes accompagnant, de façon quelque peu schizophrénique, l'incitation aux économies d'énergie.

Les Etats-Unis, pourtant peu réputés pour avoir une fibre écologique très développée, pressentent qu'il pourrait y avoir des affaires à réaliser sur ce terrain encore en friche ('Green is money'). Le 11.12.08, Barack Obama a choisi le prix Nobel de physique Steven Chu, un partisan affirmé de la recherche d'énergies renouvelables et alternatives, pour occuper le poste de secrétaire à l'Energie. M. Obama a également choisi trois personnalités politiques expérimentées favorables à la régulation pour occuper des postes ayant trait à

37 citée par Henri Madelin, conférence du 1.12.2008

38 d'après Henri Madelin, *ibid.*

39 dans *les Echos* du 1.12.2008



l'environnement : un signe d'une volonté de changer l'approche des Etats-Unis en matière de climat et d'énergie, peut-on penser.

Quelques jours avant la tenue du G20 le 15.11.2008, le secrétaire général de l'ONU, Ban Ki-Moon, a réaffirmé sa conviction que "la réponse aux deux crises, financière et climatique, tient dans le développement d'une économie verte"⁴⁰. Il a rappelé que l'urgence de la crise financière mondiale ne constituait en aucun cas "une excuse pour négliger la seconde."

En Chine, on estime que les investissements de capitaux verts sont passés de 170 millions de dollars en 2005 à plus de 720 millions en 2008 ; en quelques années à peine, la Chine est devenue un leader mondial en termes d'énergie solaire et éolienne, employant plus d'un million de personnes.

Les pays qui sortiront le plus vite de cette crise seront probablement ceux qui auront su prendre au sérieux l'outil écologique. Cela requerra des Etats une réelle volonté persévérante, une politique incitative et cohérente pour accompagner les inévitables changements de nos modes de vie, de production et de consommation. En effet, il serait dangereux et inefficace de penser qu'il suffit de s'en remettre au progrès technologique, - mise au point de produits économes en énergie, entièrement recyclables -, et de se hâter de perdre de vue que cela implique une modification de nos comportements individuels et collectifs.

3. Une économie sociale et solidaire

Il est d'ores et déjà évident que ceux qui risquent le plus de souffrir de cette crise sont les plus vulnérables : personnes licenciées, petites entreprises conduites à la faillite, pays très pauvres.

La recherche du profit maximal par chacun, - individu, entreprise, pays-, devait conduire mécaniquement au bien-être pour tous (récupération déformée du principe de "la main invisible" d'Adam Smith). Or, ce modèle n'a conduit qu'à un appauvrissement général, une explosion des inégalités, une rupture des solidarités et de la cohésion sociale. Il est donc impératif d'aller vers un nouveau contrat social, vers plus de solidarité.

Susan George, politologue et présidente d'honneur et membre du Conseil scientifique d'Attac, prône un nouveau capitalisme qui ne se réduise ni à un retour de l'Etat comme garantie universelle, ni à un retour à la toute-puissance des marchés. Il s'agit, selon elle, de définir ce qui est dans le marché et ce qui ne l'est pas : eau, éducation, santé, recherche médicale, etc. L'avenir réside pour elle dans une économie sociale, écologique, solidaire et démocratique.

40 Ban Ki-Moon, "*Le vert, couleur de l'espoir*", traduit de l'anglais par Bérengère Viennot, Project Syndicate, 2008., www.project-syndicate.org



A cet égard, l'économie sociale et solidaire, encore balbutiante, peut constituer un espoir et montrer une direction⁴¹. Dans tous les secteurs, un certain nombre d'entreprises, aux formes très variées, fonctionnent déjà sur ce modèle avec le souci de remettre l'homme au cœur de l'économie : sociétés coopératives de production (comme Chèque Déjeuner), entreprises mutualistes (comme la Macif), entreprises d'insertion par l'activité économique (comme Envie), entreprises de commerce équitable (comme Ethiquable). Elles considèrent le profit comme un moyen et non comme une fin en soi, travaillent à concilier l'intérêt individuel et l'intérêt collectif, la croissance et la préservation de l'environnement, le développement local et la coopération avec les pays du Sud, la rentabilité nécessaire et raisonnable avec la pérennité.

Il existe donc d'autres manières de travailler et de produire, mais également d'autres manières de consommer, d'épargner et d'investir.

Nous, Etats, citoyens, avons le choix : le choix de consommer ou pas au détriment de salariés, du Nord comme du Sud, de la planète et des générations futures. Il y a là toute une culture à acquérir, développer et transmettre. Mais des outils sont également nécessaires, notamment des indicateurs sociaux et environnementaux pour poser nos actes d'achat en connaissance de cause et en conscience. Notre manière de consommer peut être un pouvoir, un moyen d'action aussi, voire plus, puissant que notre bulletin de vote.

Cette crise a fait la preuve qu'une croissance égoïste au détriment des plus pauvres n'est pas seulement amoral ; elle ne produit qu'un contre-résultat. Nous dépendons les uns des autres, et, bonne nouvelle, nous dépendons également des plus pauvres que nous. Olivier Consolo, Directeur de la Confédération des ONG d'urgence et de développement, constate : « Aujourd'hui, la question n'est plus seulement le développement des pays pauvres. La nouveauté c'est que le développement des pays du Nord n'est plus un modèle universel...Son défi des cinquante prochaines années sera de promouvoir un développement soutenable et plus juste pour six milliard d'individus. »⁴².

Un nouveau Souffle

En effet, comment ne pas voir dans cette crise, en même temps qu'une terrible catastrophe, dont le prix humain est d'ores et déjà injustifiable, l'ouverture d'une nouvelle perspective pour l'humanité, l'émergence d'une nouvelle espérance ?

Nous avons le sentiment d'être les jouets d'une sorte de fatalité économique et historique qui allait vers toujours plus d'inégalités et d'exclusion, toujours plus de désespoir ou de résignation au "cours naturel" des choses. Et voilà que cette crise vient nous montrer l'inefficacité de ce modèle, que nous nous étions laissé aller à prendre pour 'Le modèle unique', et nous rend la liberté d'envisager d'autres modes de développement.

41 d'après "Au-delà de la crise financière : l'économie sociale et solidaire, un espoir", diffusé sur AgoraVox, http://www.agoravox.fr/print_article.php3?id_article=45524&format=print

42 propos cités dans «Six voix du Sud interpellent l'Europe», La Croix, 31.10.2008



Nous, citoyens, mais aussi croyants et chrétiens, sommes appelés à renoncer à l'impuissance et au défaitisme, à nous laisser mettre en route, et à témoigner par notre vie concrètement de ce souffle de l'humanité ravivé, renouvelé par le Souffle divin.

Dom Pierre Longeat, abbé bénédictin de Ligugé, dans une interview au quotidien *La Croix*⁴³, voulait voir dans cette crise « une interrogation qui nous permet de renaître ». Il évoque la nécessité de donner la priorité au partage, et appelle les communautés chrétiennes à « non seulement le dire, mais le faire, ...vivre réellement, voire prophétiquement, cette dimension aujourd'hui, à mettre en œuvre des projets pour le bien d'autrui, pour le bien commun. C'est ainsi qu'elles témoigneront de l'Évangile comme d'une réalité possible ».

Dans une lettre rédigée à l'occasion de la rencontre du Kenya, du 26 au 30 novembre 2008, le frère Alois, prieur de la Communauté de Taizé, interroge les jeunes en ces termes : « Pour que le progrès technique et économique aille de pair avec plus d'humanité, il est indispensable de chercher un sens plus profond à l'existence. Face à la lassitude et au désarroi de beaucoup, la question se pose : de quelle source vivons-nous ?...Pour participer à la construction d'une famille humaine plus unie, une des urgences n'est-elle pas de regarder le monde 'à partir d'en bas ? Ce regard implique une grande simplicité de vie. ». Il cite le théologien allemand Dietrich Bonhoeffer qui, depuis sa prison écrivait en 1943 : « C'est une expérience d'une valeur incomparable que d'avoir appris tout à coup à regarder les grands événements de l'histoire mondiale à partir d'en bas, depuis la perspective des exclus, des suspects, des maltraités, des gens sans pouvoir, des opprimés et des rejetés, en un mot : de ceux qui souffrent. »

Le christianisme peut incontestablement apporter des pistes de réflexion et d'engagement pour construire ensemble une société plus juste, plus équitable.

A cet égard, un signe fort a été émis par un certain nombre de personnalités publiques qui ont signé un appel, publié le 24.12.2008 par douze quotidiens français, sur le thème "Noël dans la crise : un rendez-vous pour l'espérance". Ce texte invitait à conserver espoir et courage face à la crise dans laquelle l'économie mondiale se trouve plongée et, - nouveauté notable -, rappelait la pertinence des grands principes de la doctrine sociale de l'Église, comme « socle de réflexion » pouvant « inspirer tout mode d'organisation durable de la société" ⁴⁴

Il nous semble intéressant de citer ici l'essentiel de cet appel : "La naissance du Christ parmi les plus pauvres, autant dire presque dans la rue, mais aussi de nombreux textes bibliques et écrits sociaux des Églises chrétiennes, nous renvoient à des références éthiques essentielles pour affronter la crise. La pensée sociale chrétienne qui s'appuie sur ces références n'est pas une alternative à un quelconque système économique mais un socle de réflexion qui a vocation à inspirer tout mode d'organisation durable de la société.

Ce socle repose sur deux priorités :

43 Dom Pierre Longeat, *La Croix* du 2.01.2009

44 "La célébration de la naissance du Christ doit nous faire redéfinir le sens que nous donnons à l'économie.", *Le Monde* du 24.12.2008



celle de l'homme sur l'économie, l'économie est au service de l'homme et non l'inverse, et celle des pauvres sur les privilégiés, l'équité condamne une trop grande inégalité entre les revenus.

Ces deux priorités définissent les six piliers fondateurs de la pensée sociale chrétienne : la destination universelle des biens (la propriété privée est légitime si son détenteur en communique aussi les bienfaits à ceux qui en ont besoin) l'option préférentielle pour les pauvres, le combat pour la justice et la dignité, le devoir de solidarité, le bien commun et le principe de subsidiarité (faire confiance à ceux qui se trouvent au plus près du terrain pour résoudre ensemble leurs difficultés) ... Ce faisant, les chrétiens ne condamnent pas l'économie de marché sous toutes ses formes. Ils rappellent - et sur ce point, ils sont d'accord avec l'économiste Adam Smith - que ce type d'économie ne peut fonctionner que dans des sociétés basées sur les valeurs morales que sont le respect des autres et une certaine sobriété dans l'usage des biens matériels. Il s'agit donc de ne récuser ni le profit, ni les investisseurs qui prennent des risques dans l'entreprise, mais d'appeler à une indispensable régulation de leur fonctionnement par les autorités publiques et par l'action de corps intermédiaires tels que les organisations non gouvernementales et les syndicats, notamment.

Les chrétiens ont des valeurs à faire fructifier avec ceux qui ne partagent pas nécessairement leur foi. Et les plus privilégiés d'entre eux sont appelés à se comporter en citoyens vigilants par leurs choix politiques, à refuser « *le toujours plus* », à s'engager notamment au niveau local, à accepter un niveau d'impôts volontariste pour une solidarité active, à respecter un mode de consommation plus sobre et plus équitable. Dans leurs lieux de vie, ils auront toujours le souci d'y faire entendre la voix des plus exclus.

La célébration de Noël nous invite à réactualiser le sens que nous donnons à l'économie et à choisir la voie de la solidarité. Cela devient plus qu'urgent. Impératif. »

Rémi Brague, historien, constate⁴⁵ que cette crise semble être due au fait que l'on a vendu ce qui n'existait pas. La question qui nous est ainsi posée relève pour lui du choix entre l'être et le néant : produire de l'être, - de l'être individuel, de l'être ensemble -, ou vendre du néant. Ce qui peut faire basculer l'humanité d'un côté ou de l'autre, poursuite de l'aventure humaine ou auto-destruction de l'humanité, c'est l'exercice de la liberté humaine, la prise de conscience et la décision de chacun pour s'engager dans la construction d'un monde vivable et durable.

Ces réflexions consonnent étonnamment avec l'invitation pressante de Dieu à son peuple, par la voix de son prophète Moïse : "Vois, je te propose vie et bonheur, mort et malheur ..., la bénédiction ou la malédiction. Choisis donc la vie pour que toi et ta postérité vous viviez." (Dt 30,15-20).

Pierre Teilhard de Chardin écrivait : "L'homme a le droit de s'inquiéter sur lui-même tant qu'il se sent perdu, isolé, dans la masse des choses. Mais il doit repartir joyeusement en

45 Rémi Brague, "Autres dimensions de la crise", émission radiophonique France Culture, 25.12.2008



avant dès lors qu'il découvre son sort lié au sort même de la nature".⁴⁶ Le moment est en effet venu pour nous de revenir à notre vocation dans la Création qui est "de cultiver" et "garder" (Gn 2,15) le Jardin que Dieu a planté d'"arbres beaux à regarder et bons à manger" (Gn 2,9) avant de le confier à son partenaire humain pour qu'il se mette au service de l'harmonie voulue par le Créateur.

V. Conclusion

Nous avons pu constater que la crise que nous vivons n'est pas un accident de parcours, mais bien une crise de civilisation, une crise de nos sociétés humaines. Cette crise agit comme un révélateur : l'économie ne peut ignorer l'éthique, et le fondement de cette éthique réside dans la justice. Pour avoir renversé l'équation en mettant l'éthique au service de l'économie, nos économies développées ont précipité la planète entière dans une catastrophe, dont le coût humain sera forcément démesuré.

Nous voulons croire que, pour peu que nous ne commettions pas l'erreur de penser qu'il suffit de faire le dos rond pour qu'il ne s'agisse que 'd'un mauvais moment à passer' en attendant que les choses reprennent leurs cours normal (hyperconsommation, gaspillage des ressources, marchandisation y compris du vivant), cette crise peut devenir une opportunité à saisir pour construire un projet de vivre-ensemble plus juste et plus en équilibre avec notre environnement, enraciné dans des relations sociales plus respectueuses et plus riches.

Nous concluons avec cette invitation de Hugues de Jovenel, directeur de la revue 'Futuribles' : "Il nous faut faire le deuil d'une ère révolue, retrouver l'appétit du futur, oser innover et entreprendre".⁴⁷

46 Pierre Teilhard de Chardin, *ibid.*

47 Hugues de Jovenel, *La Croix* du 26.12.2008



VI. Références bibliographiques

Hervé Kempf, "Pour sauver la planète, sortez du capitalisme", Editions du seuil, Paris, janvier 2009

Henri Madelin, "Crise bancaire, crise économique, crise de civilisation, présence de Dieu", conférence donnée le 1er décembre 2008

Revue 'Alternatives économiques' No 274, 'Spécial crise', novembre 2008

Revue 'Alternatives économiques' No 275, 'Jusqu'où ?', décembre 2008

Revue 'Esprit', décembre 2008

Revue 'Manière de voir' No 102, 'Le Krach du libéralisme', décembre 2008-janvier 2009

Articles du quotidien 'La Croix'

Articles du quotidien 'Le Monde'

Articles du quotidien 'Les Echos'

Emissions radiophoniques, France Inter, France Culture



Les chrétiens dans la crise économique contemporaine

Fr. Jean-Claude LAVIGNE op⁴⁸

Depuis 1891, avec *Rerum Novarum*, l'Église propose aux chrétiens des outils d'analyse et d'action à partir de l'Évangile pour faire face aux réalités quotidiennes de leur existence. Elle propose, à travers la doctrine sociale, des critères pour se faire un jugement et pour mettre en place une économie et un système social qui soit meilleurs. L'appréciation positive est liée à deux grandes priorités : le primat de l'homme sur l'économie (l'économie est au service de l'homme et non l'inverse) et la priorité donnée aux pauvres sur les privilégiés pour favoriser une plus grande justice.

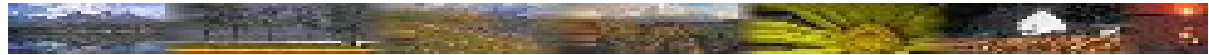
Avec de telles priorités, l'Église ne peut pas rester inactive face à la crise financière et sociale qui secoue la planète. Les chrétiens ne peuvent pas rester muets et se résigner. Leur premier travail est de comprendre ce qui a conduit à cette crise qui est non seulement financière mais atteint tout le système économique de la mondialisation, puis de l'analyser à partir des critères de la doctrine sociale et de participer aux recherches de solution.

I. Une brève histoire de la crise

Au fur et à mesure que la crise financière se déploie, des « experts » se succèdent expliquant avec compétence et sérieux le déroulement de cet effondrement. Selon leur tempérament, ils se montreront soit catastrophistes quant à l'avenir, soit plutôt rassurants pour ne pas trop inquiéter ou interpeler. Les catastrophistes l'emportent cependant en décrivant l'aspect financier de la crise, aspect qui n'est que partiel.

Depuis 1987, la Réserve fédérale américaine (FED) favorise un développement considérable du crédit, avec des taux très faibles, pour que les USA bénéficient d'une très forte croissance. En 1995, dans cette perspective, le gouvernement américain a incité la mise en place de prêts immobiliers, y compris pour des ménages pauvres et parfois insolubles. Ces prêts ont des taux d'intérêts élevés pour compenser le risque de non remboursement (ce sont les contrats de subprimes) et ils sont assortis de contrats d'assurance, de cautions et

⁴⁸ Socius du provincial, Economiste



d'hypothèques. Les banques pensaient faire un large profit en anticipant aussi sur une hausse du prix des logements dans le long terme, ce qui semblait réduire encore le risque pris.

Ce système de subprimes s'est développé trop largement. Beaucoup de ménages n'ont plus été en état de rembourser leurs prêts après l'été 2008 et les sociétés de garantie de ces contrats (IAG, Fannie Mae et Freddie Mac...) ne purent plus assurer ; elles se mirent en faillite et demandèrent l'aide de l'Etat. Les banques furent en grande difficulté et un vent de panique a accéléré la gravité du malaise. Les banques avaient prévu en partie ces difficultés en transformant les prêts en produits financiers (on appelle cela la titrisation) qui vont devenir des fonds échangeables sur le marché mondial. Ces fonds sont très risqués, mais les intérêts attendus encore plus grands. Beaucoup de sociétés à travers le monde achetèrent ces produits qui vont se révéler désastreux. Les fonds de pensions, les fonds d'investissements, à la recherche de forts profits, vont intervenir en achetant et en vendant très rapidement ces titres et vont déstabiliser le marché. Les banques et les institutions financières perdent alors énormément d'argent. Elles se tournent vers les Etats pour être aidées ou sont rachetées (Merrill Lynch par Bank of America) ; certaines déposent leur bilan et licencient leur personnel. C'est le cas de Lehman Brothers et de nombreux autres grands acteurs de la finance internationale à travers le monde (UK, Belgique...) qui étaient actionnaires de ces grands financiers de l'investissement au niveau de la planète.

Si les banques ont beaucoup prêté de manière irraisonnable, si elles ont pris des risques énormes, c'est qu'elles sont mises sous pression par leurs actionnaires pour dégager rapidement de forts profits. A cela s'ajoutent des pratiques malhonnêtes de certains banquiers et financiers (le scandale Madoff n'est qu'un épisode d'une longue série qui avait déjà commencé avec Enron en 2001) et le manque de prudence de certains traders qui sont rémunérés selon leurs transactions.

La pratique qui consiste à stimuler les dirigeants d'entreprise à avoir des politiques favorables à la hausse des cours boursiers par des stocks options, d'un montant très élevé a aussi joué un rôle dans l'effervescence boursière. Une bulle énorme, comparée avec les réalités de la production et des échanges de biens et services, s'est constituée, puis a éclaté. Les hésitations de H. Paulson, secrétaire US au Trésor, sur la manière de gérer la crise financière dans un contexte électoral a contribué à augmenter la panique. Cette dernière est relancée par le scandale Madoff, par les annonces de licenciement et par une morosité générale.

II. Les causes structurelles

Il y a plusieurs crises dans ce qu'on appelle la crise financière contemporaine, c'est ce qui lui donne son caractère de gravité. On peut, en effet, parler à son propos d'une crise du mode de croissance ou du système économique international. Elle ne ressemble pas à celle de 1929, car le contexte est extrêmement différent.

La cause la plus évidente de cette crise est la place considérable prise par la sphère financière au détriment de l'économie de production. Cette sphère a grossi à cause de la



recherche d'un profit rapide et élevé par ceux qui avaient des ressources, sans connexion directe avec la réalité économique et sociale. La sphère s'est auto-entretenu par la spéculation et le jeu boursier. La finance s'est détachée progressivement de l'économie, et par là de ses responsabilités par rapport aux hommes. L'Église a toujours condamné les solutions qui cherchaient un enrichissement sans un vrai travail et la spéculation s'apparente à un tel jeu ; quand la finance est le principal moteur de l'économie, l'homme n'est plus au centre.

Poussant à la consommation, la société américaine a mis en place une économie à crédit. Ce système ne peut pas durer longtemps car il faut bien, un jour, payer ses dettes. Ce type d'économie est artificiel et les taux de croissance ne disent rien de cette économie factice. P. Larroutou (49) avait bien lancé un cri sur cette économie qui se développait de manière artificielle et qui allait exploser, mais il n'a pas été assez entendu. Il ne suffit pas de s'interroger sur les facteurs qui ont conduit à l'éclatement, ni même sur les coupables individuels que sont certaines banques imprudentes qui ont joué sur la demande de leurs clients d'obtenir des intérêts très élevés ou les « parachutes dorés » de certains dirigeants. Derrière l'économie de crédit, il y a un double mythe : celui qui affirme que consommer et s'approprier conduit au bonheur et celui de l'amoralisme de la finance. La première facette du mythe est bien connue, intellectuellement, à travers la critique de la société de consommation, mais peu suivie de changements dans les modes de vie et de consommation même si, avec la réflexion des écologistes, on sait que cela est indispensable. La seconde facette repose sur une déconnexion de la finance d'avec l'éthique (et pas seulement la déontologie qui veut donner des codes de bonne conduite à la profession). Cette déconnexion conduit la finance à prétendre être une science dont le seul objectif est de rentabiliser des capitaux, sans la mettre en relation avec les autres dimensions de la vie économique et sociale, ce qui ne peut, à terme, qu'être destructeur du lien social et donc entraîner des crises (50). L'anonymat du capitalisme contemporain et la mondialisation qui déterritorialise capital et production ont favorisé cet isolement de la sphère financière qui, elle, a suivi sa logique d'expansion via la multiplication des produits financiers (titrisation, crédits automatiquement renouvelés...). La bulle a éclaté révélant que le roi était nu : il n'avait que des promesses pour tenir sa place.

Le drame c'est que les solutions proposées pour sortir de la crise ne font qu'exacerber celle-ci car on ne vise qu'à stimuler l'emprunt, pour maintenir en activité les banques prêteuses et les grandes entreprises bénéficiaires de cette économie de crédit. La crise n'est pas que financière, elle touche le moteur même de la croissance économique

La mondialisation néo-libérale qui est la nôtre a fait que la crise s'est répandue. Avec la mondialisation, toutes les économies sont mises en relations et les banques fonctionnent comme une toile d'araignée. La crise d'une banque se répand partout, car tous les grands acteurs financiers ont des relations les uns avec les autres. C'est l'effet domino qui emporte tout le monde. L'absence de régulation au niveau international a contribué à ce que se

49 P. Larroutou « le livre noir du libéralisme », Ed du Rocher, 2007

50 L'excellent livre de P. Dembisky montre que la « financiarisation » à détruit la relation au profit de la transaction « Finance servante ou finance trompeuse », Parole et silence, 2008



répandent, à travers la planète, des produits financiers risqués et parfois frauduleux. On a ainsi une crise du système mondial.

Cette crise est aussi la manifestation d'un manque de confiance. Chacun se bat pour lui, même si cela conduit à une crise pour les autres. La lutte pour la survie de chaque acteur économique et sa liberté de faire ce qu'il veut ne permet pas une gestion globale au bénéfice de tous. Le libéralisme trouve là sa limite. Le bien commun n'est plus une préoccupation et ne naît pas de l'égoïsme de chacun.

Une éthique financière déficiente, l'absence d'une réflexion sur les objectifs de la finance internationale (qui devrait répondre à des besoins à long terme de l'économie) et la logique prioritaire du profit à court terme (ce que Jean Paul II appelait dans *Sollicitudo Rei Socialis* une structure de péché) ont conduit à cette explosion contemporaine avec des effets multiples sur la vie en société.

III. Les effets

Les effets de la crise ne sont encore pas tous déployés. Ils touchent toute la planète et tous les secteurs économiques mais de manière différenciée, selon l'exposition au crédit et à l'économie américaine.

Les effets sur l'économie réelle (la production et la consommation) touchent d'abord les employés du secteur financier, nombreux, qui sont licenciés car leurs entreprises ont fait faillite (au moins 150000 à travers le monde). A ce nombre d'employés licenciés, il faut ajouter ceux des entreprises qui travaillent dans des secteurs très articulés au crédit à la consommation : le logement et l'automobile en particulier. Ces entreprises ne rencontrent plus assez de consommateurs et n'écoulent pas assez rapidement leurs produits ; elles ferment et licencient elles aussi. D'autres sociétés licencient ou ne créent pas d'emplois : celles qui n'ont pas obtenu de crédits des banques pour réaliser des investissements car dans la crise, les banques ne veulent plus prêter ayant peur de ne pas être remboursées.

Chômage et réduction de création d'emploi se marquent sur le pouvoir d'achat et donc sur les sociétés de grande distribution, les commerçants... L'inquiétude quant à demain, la peur d'être sans emploi, conduit à des restrictions de consommation au profit d'une épargne si la situation venait à empirer, ce qui exacerbe la situation. La morosité et l'inquiétude constituent aussi, de manière paradoxale, un bon climat pour certaines sociétés pour se déclarer en difficulté afin d'obtenir des aides ou pour licencier, ce qui aurait été difficile dans une ambiance économique meilleure.

Tous ces mouvements paralysent l'économie et un cercle infernal et vicieux se met en place : moins de consommation donc moins d'investissements, donc moins d'emplois... Dans cette spirale, les monnaies des pays affectés (US et UK en particulier) perdent de la valeur, les produits importés par ces pays reviennent plus chers et sont moins consommés (c'est le cas pour le pétrole, le tourisme international). Le cours des actions baisse, les tenants de portefeuilles perdent des revenus et s'inquiètent....



Les pays sont affectés de manières différentes. Les plus touchés sont les pays dépendant de l'économie américaine ou très insérés dans la mondialisation financière. D'un certain point de vue les pays pauvres sont moins directement affectés, mais à cause de la crise, il y aura moins d'aides au développement, moins de transferts financiers venant des diasporas installées dans les pays en crise ; les produits des pays émergents seront moins achetés (impacts à moyen terme sur l'énergie) et les investissements internationaux plus réduits (pour les grands projets touristiques, immobiliers ou structurels). Des emplois ne seront pas créés et des licenciements sont à prévoir, d'autant plus que certains investisseurs internationaux en profitent pour se désengager et se retirent des pays en voie de développement

La crise financière ne fait pas que des drames ; elle a permis à certains spéculateurs de faire des fortunes et à certains fonds de racheter des pans entiers des économies nationales. Des investisseurs qui n'ont pas de problème de liquidités trop urgents peuvent acheter de nombreuses entreprises vendues par les actionnaires à bas coût pour les revendre, dès que la situation sera meilleure ou que d'autres acteurs accepteront de prendre des risques (fonds souverains ou autres spéculateurs).

Les plus pauvres qui ne sont pour rien dans l'irruption de la crise en subissent les conséquences. Ils les subiront encore plus par le biais des impôts, là où les gouvernements ont décidé d'intervenir pour soutenir les grandes banques et les grands groupes. Un sentiment d'injustice grandit car les grandes fortunes trouvent des solutions inaccessibles aux classes moyennes ou aux moins fortunés.

Certains voient dans la crise une possibilité et une chance : le système financier international et la mondialisation néo-libérale ne semblent plus crédibles et cette situation peut favoriser un changement en profondeur. Le système pourrait alors être plus régulé, les Etats plus responsabilisés et la justice sociale devrait l'emporter plus sur la spéculation (lettre de Benoit XVI du 1 janvier 2009 : combattre la pauvreté, construire la paix). La crise a montré la fragilité des USA, des pays qui leur sont liés, et de leurs banques d'investissement ; un monde plus multipolaire pourrait peut-être surgir de cette crise. Cet « optimisme » doit être nuancé, en écho aux souffrances subies par les plus faibles et par le peu de réactivité sociale pour soutenir ces changements, même si des manifestations ont lieu pour protester contre la situation économique globale.

IV. Quelques suggestions

Les chrétiens ont des valeurs à faire progresser avec d'autres qui ne partagent pas nécessairement leur foi. S'inspirant de la doctrine sociale et de l'économie humaine (51) des pistes de réflexion à discuter avec d'autres acteurs peuvent s'ouvrir.

La crise marque la faillite d'un système qui ne donne pas la priorité aux humains (par l'emploi par exemple) et à une plus juste répartition des revenus. Le profit de quelques grands acteurs économiques et des seuls actionnaires est une priorité qui doit être remise

51 Et en particulier des thèses de L.J Lebreton



en cause, surtout si le court terme est seul valorisé. La prise en compte du développement de tous passe par le long terme et la prise en compte de la durabilité. Une réflexion sur le sens des activités économiques et sur la responsabilité financière s'impose pour qu'elle soit au service de chacun et de tous, ce que l'Eglise appelle le bien commun.

Il ne s'agit pas de récuser le profit ou les investisseurs qui prennent des risques, mais d'appeler à une indispensable régulation de leur fonctionnement par les autorités publiques et par l'action de corps intermédiaires tels que les organisations non gouvernementales et les syndicats, notamment. L'économie et la finance ne peuvent plus être livrées aux seules lois du marché, car leur crise retombe sur les plus faibles (cf. Jean Paul II, ne pas se laisser happer par la mondialisation, avril 2000). L'éthique économique et financière orientées vers le bien commun s'imposent avec d'autant plus de force que des acteurs peu honnêtes ont amplifié la crise. Cette urgence est un défi aux chrétiens engagés dans le secteur des affaires, mais aussi un défi pour les animateurs ecclésiaux (52).

L'Etat réapparaît partout comme un régulateur nécessaire alors qu'il y a peu on ne jurait que par les vertus du marché et la dérégulation qui devait apporter du dynamisme à l'économie. C'est à lui que font appel les petits épargnants et les dirigeants des PME qui pourtant en appelaient au libéralisme. L'Etat n'est pas qu'un pompier de service injectant des liquidités ; il peut être – si ses citoyens se mobilisent - celui qui évite les folies auxquelles peut conduire le seul jeu de l'intérêt financier privé, le gain à court terme et la seule logique de l'actionnaire et de la valeur des actions pour mesurer l'efficacité économique d'une entreprise

Jean Paul II dans son discours majeur sur la mondialisation disait : « Maintenant que le commerce et les communications ne sont plus limités par des frontières, le bien commun universel exige que des mécanismes de contrôle accompagnent la logique inhérente du marché (53) ».

Soutenir ceux qui sont à la racine de la crise, en poursuivant leur seul profit financier, apparaît comme une injustice. Il faut soutenir plutôt ceux qui en sont les victimes et sanctionner ceux qui, par des pratiques malhonnêtes, ont mis en danger le système. La justice passe par là.

La crise suggère aussi que les critères d'appréciation d'une économie, et donc les priorités des politiques, doivent changer. Le taux de croissance ne peut pas mesurer ce qu'est une économie bonne et juste. De nouveaux critères tels que la réduction des inégalités, la solidarité, l'employabilité, le développement culturel... ou encore ceux qui avaient été promus par les Nations unies autour des Objectifs du Millénaire (qui ne seront pas atteints) peuvent donner une image plus juste des vrais progrès économiques.

La place du crédit à la consommation dans la crise invite à sortir de cette illusion que le bonheur est atteint à travers la consommation à outrance, l'achat de gadgets ou le luxe, avec ce que cela signifie de gaspillage et d'incohérences. D'autres styles de vie plus sobres,

52 Benoit XVI.....

53 27 avril 2000 à la VIIe séance plénière de l'Académie pontificale des Sciences sociales.



s'appuyant sur des valeurs de solidarité économique et écologique, doivent être promus. Refuser le « toujours plus » et avoir le souci de faire entendre la voix des plus exclus, tant au Nord qu'au Sud, sont des priorités pour les chrétiens.

La confiance par rapport à la mondialisation et à la finance a été ébranlée. Le terme de confiance est proche de celui de foi. La crise financière autorise-t-elle encore à mettre notre confiance dans les promesses du système économique contemporain ? Nous ne pouvons plus –et ne devons plus- croire encore être à l'abri des catastrophes et être entrés dans une phase d'expansion sans limite. Ulrich Beck (54) a bien montré que nous étions dans une société du risque et que la naïveté n'était pas de mise. La crise va renforcer le pessimisme dans l'avenir du monde, dans la méfiance, le chacun pour soi. L'optimisme faux et le pessimisme radical n'aident pas à faire face aux enjeux. Il y a un vrai problème de crédibilité qui touche tous les secteurs de la vie en société. Les chrétiens ont alors un travail à faire pour rendre compte de leur espérance (pas de leur naïveté béate) dans un monde de doute et de pessimisme. La question de l'espérance (55) est ainsi centrale dans la réflexion théologique à tenter.

La crise que nous traversons pourrait nous conduire au tragique. Elle conduit au contraire à prendre une distance face au mirage qui consiste à croire qu'on peut servir deux maîtres (Mt 6,24). Le second maître –l'argent- n'est pas à servir mais à faire servir pour le bien commun et une vraie valorisation des ressources humaines et environnementales. Une valorisation et non pas une destruction. Ces enjeux invitent à redonner un vrai poids à l'Etat et à la citoyenneté politique (la plus grande des vertus selon St Thomas d'Aquin). Tout cela appelle plus que jamais les chrétiens à faire entendre leur voix et leurs questions dans les débats de société pour que l'Évangile irrigue notre monde et soit un ferment de fraternité.

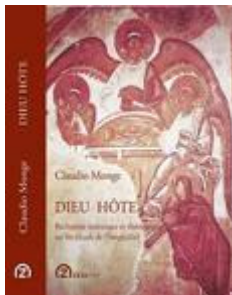
54 U. Beck « la société du risque sur la voie d'une autre modernité » Flammarion, 2003
55 au-delà de Spe Salvi de Benoît XVI



Présentations de livres et Recensions

Dieu Hôte, Recherche historique et théologique sur les rituels de l'hospitalité

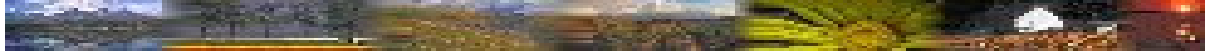
Auteur(s): Claudio Monge



- Availability : Paperback & Electronic (pdf)
- Publication date : 26 November 2008
- Size : 5.83 x 8.27 in
- Pages : 652
- Language : French
- ISBN : 978-973-1997-10-0
- Book : 35 EUR (shipping not included)
- eBook : 11 EUR

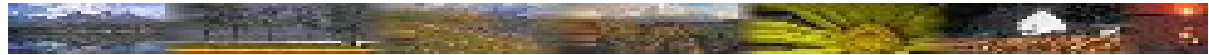
Résumé

La recherche vise à fonder l'hospitalité comme notion première ouvrant, par une exigence intrinsèque, à un discours théologique. Sur les traces du récit de la Rencontre de Mambré (Genèse 18) nous essayons de montrer comment l'hospitalité représente et engage toujours le divin et cela également dans d'autres traditions religieuses que le christianisme. Dans chaque cas, il s'agirait toujours d'un dieu qui est reçu ou d'un « mystérieux Autre », envoyé par Dieu. Après avoir exploré la valeur de l'hospitalité en analysant l'arrière-fond des mythes, des symboles, des motifs (dans la production littéraire et artistique profane aussi bien que sacrée) et d'un certain univers mental qui constitue, plus ou moins directement, l'héritage proche oriental commun et intégré dans les textes sacrés des trois monothéismes, nous reviendrons à l'histoire de l'exégèse de Genèse 18 et à un regard comparatif sur l'interprétation de la théophanie de Mambré dans les trois religions abrahamiques. En s'appuyant sur cette analyse et déclinant la notion et les rituels de l'hospitalité, nous voudrions ouvrir de nouvelles perspectives de recherche concernant certains sujets sensibles dans la réflexion théologique contemporaine.



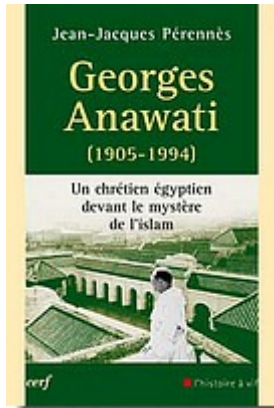
Claudio MONGE

Docteur en Théologie (spécialité « Théologie des Religions ») à la Faculté de Théologie Catholique de l'Université Marc Bloch de Strasbourg, après avoir obtenu un master en langue et civilisation turco ottomane et une licence en philosophie à la PUST de Rome. Professeur invité en Théologie des Religions à la Faculté de Théologie de l'Université de Fribourg, chargé annuel à la Faculté théologique de Bologne (FTER) Il a déjà collaboré à une dizaine de publications collectives et il entretient une intense activité de conférencier surtout en Turquie, en France et en Italie.



"Georges Anawati (1905-1994)"

Auteur(s): Jean-Jacques Pérennès



- Auteur : Jean-Jacques Pérennès
- Préface par Zeinab El-Khodeiry
- Paris, Ed. du cerf, 2008, 361 p.
- Collection « L'Histoire à vif »
- 38,00 €
- ISBN : 978-2-204-07320-2

Préface : par Zeinab El-Khodeiry

Chrétien oriental, originaire d'Alexandrie, Georges Anawati avait toutes les raisons de partager les préventions de son milieu face à l'islam. La rencontre de Louis Massignon et de Taha Hussein, son entrée chez les dominicains et un don exceptionnel pour l'amitié vont en décider autrement : toute sa vie, il va aller à la rencontre de ce monde musulman si redouté autour de lui. Égyptien, il noue de solides amitiés avec les oulémas de l'Université d'al-Azhar et publie en 1948, en collaboration avec Louis Gardet, une « Introduction à la théologie musulmane » qui fera date. En 1953, avec d'autres dominicains, il fonde au Caire l'IDEO (Institut Dominicain d'Études Orientales) dont la vocation est de mieux connaître le monde de l'islam par sa culture, « en dehors de tout prosélytisme ». Travailleur infatigable, il laisse un œuvre impressionnante dans le domaine de la philosophie arabe médiévale et de l'histoire des sciences arabes, qui lui valut un grand respect de l'élite intellectuelle musulmane. Au concile Vatican II, il est un des inspirateurs du nouveau regard de l'Église catholique sur l'islam, dont il restera un observateur lucide. Artisan inlassable du dialogue islamo-chrétien, Georges Anawati a surtout montré la place irremplaçable de l'amitié si l'on veut aller à la rencontre de l'autre. Un message pour notre temps.



Le péché originel, Foi chrétienne mythe et métaphysique

Auteur : Jean-Michel Maldamé op



Recension de Jean-Marie Fehrenbach

Jean-Michel MALDAME, *Le péché originel, Foi chrétienne, mythe et métaphysique*, Paris, Editions du Cerf, Cogitatio Fidei, 2008, 349 p.

- Il est bien difficile de parler du péché originel. Les enjeux d'un débat sur ce sujet sont en effet multiples et d'une importance certaine : d'une part, le péché originel occupe une place centrale dans le dogme catholique, et par suite, tout questionnement à son propos touche aussi d'autres éléments de doctrine, et, d'autre part, sa formulation actuelle pose question par rapport à la culture de nos contemporains, au point qu'elle peut, pour certains, apparaître comme un obstacle à la foi. Jean-Michel Maldamé, interpellé sur cette question en de nombreuses circonstances, dans le cadre de son ministère ou des enseignements dont il avait la charge, a eu le courage de relever le défi. Il nous présente dans cet ouvrage, sous une forme remarquablement didactique, les résultats d'une réflexion longuement mûrie, qui reflète le souci de mener une interrogation respectueuse des exigences de rigueur et de sagesse de la théologie.
- Dans le cadre d'une démarche proprement théologique, l'intention de l'auteur est d'abord d'honorer le sens spécifique de l'expression « péché originel », mais aussi d'éclairer ce sens à partir d'une étude attentive de ses fondements bibliques et patristiques et d'un regard sur les reprises qui en sont faites dans la philosophie moderne, en anthropologie comme en métaphysique, non sans tenir compte des connaissances nouvelles acquises en sciences de la nature et sciences humaines. Il nous propose donc une approche de la question du péché originel selon des perspectives très diversifiées et complémentaires.



- Pour atteindre son objectif, l'auteur nous entraîne sur un itinéraire constitué de trois grandes parties :

- Dans un premier temps, il expose les fondements de la doctrine du péché originel :

- Il montre que c'est pour expliquer l'origine du mal que saint Augustin est conduit à souligner la responsabilité de l'homme et comment, à partir d'une lecture de Rm 5, 12, Augustin conçoit cette notion d'un péché dont tout homme hérite d'Adam lors de sa naissance, non sans mettre en évidence l'originalité de la pensée d'Augustin par rapport aux autres traditions de son époque, à savoir celles des mondes juif et chrétien.

- Il montre ensuite comment cette opinion théologique d'Augustin s'est cristallisée dans le cadre de la controverse avec Pélage et a été adoptée dès lors comme un élément de la doctrine de l'Eglise en Occident à partir des conciles de Carthage et d'Orange, puis reprise et développée par la théologie médiévale. Au terme des travaux menés par saint Thomas d'Aquin, l'Eglise d'Occident dispose ainsi de tous les éléments d'une élaboration théologique selon laquelle le péché originel est une des causes du péché de chacun et qui précise comment cet état de péché originel se transmet, quelle est sa nature, et quel est son effet sur le sujet humain.

- Dans un second temps, l'auteur établit avec soin la nécessité d'une distinction claire entre les notions de « péché originel », de « péché d'Adam » et de « péché du monde » qui lui permet de montrer que les trois notions ne doivent pas être confondues, qu'elles ne se recouvrent pas mais s'entrecroisent, et qu'elles sont toutes trois utiles pour dire la confession de foi au Dieu d'amour.

- C'est alors qu'il s'intéresse à l'histoire de l'élaboration du dogme, ce qui lui permet de bien préciser ce que sont les termes de la formulation dogmatique de Trente et la manière dont ils répondent à un contexte historique particulier. Ceci le conduit à proposer une interprétation du silence relatif du concile Vatican II, à constater les difficultés de la catéchèse, et à évoquer certains des questionnements qui résultent d'une confrontation du contenu du dogme aux connaissances acquises dans les sciences de la nature et les sciences humaines.

- Dans un troisième temps, il revient sur la question de l'origine du mal pour laquelle Augustin a exclu toute responsabilité divine et nous propose de parcourir différentes approches de cette question au sein de la culture occidentale :

- Il évoque ainsi les reprises de la notion de péché originel qui ont été faites dans la littérature occidentale où elle est identifiée comme un mythe des origines, puis chez des fondateurs de la philosophie moderne chez qui il identifie un « péché originel sécularisé ».

- C'est alors qu'il tourne son regard vers la vision qu'ont du péché originel des penseurs scientifiques de la période récente et il souligne la nécessité de faire droit en théologie du péché originel aux apports de la connaissance scientifique.



- Il s'engage ensuite dans une approche herméneutique du péché d'Adam, qui lui permet de mettre en valeur une fécondité certaine du mythe adamique à travers une lecture symbolique ou psychanalytique.

- Il clôt enfin ce parcours de la pensée contemporaine par une réflexion sur l'origine du mal moral qu'il aborde successivement sous l'angle religieux, puis philosophique, puis anthropologique et enfin théologique.

- Au terme de ces trois grandes étapes, l'auteur nous propose une récapitulation du parcours effectué, dont il rappelle que le but était de clarifier la notion de péché originel pour « la mettre au service de l'amour sauveur de Dieu révélé dans l'Évangile de Jésus-Christ ».

- Il faut apprécier l'ampleur de la démarche accomplie par l'auteur : les différents regards qu'il porte sur l'Écriture, la Tradition et les apports de la pensée contemporaine constituent autant d'éclairages complémentaires sur une question qui est si difficile que nombreux sont ceux qui seraient tentés d'en faire l'économie.

Les distinctions qu'il a établies avec soin, et dont il souligne l'absolue nécessité, entre « péché originel », « péché d'Adam », « péché du monde » d'une part, mais aussi entre « origine » et « commencement » d'autre part, constituent un apport original et très fructueux pour une vision chrétienne renouvelée de l'origine de la puissance de péché qui affecte tout homme dans l'exercice difficile de sa liberté.

L'ouvrage présente aussi le mérite d'introduire à une théologie de la rédemption où sont affirmés le primat de l'amour et de la bonté de Dieu, comme la grandeur de l'être humain, et où peut être approché valablement le mystère du mal moral.

- On notera enfin que la diversité des approches ne nuit pas à la clarté de l'exposé : celui-ci est en effet ponctué de conclusions partielles au terme de chacune des étapes de l'itinéraire, ce qui permet au lecteur de s'approprier peu à peu la pensée de l'auteur en évitant toute confusion.

Jean-Marie Fehrenbach

Edition et mise en page : www.domuni.org